

**EXPOSITIONS
MAI
2017**

**VERNISSAGE
SAMEDI 29 AVRIL
À 16H30**

FRAC
NORD-PAS DE CALAIS

FRAC
NORD-PAS DE CALAIS

EN
SEPTEMBRE :
CHANGEMENT
DE NOM



GRAND LARGE — HAUTS-DE-FRANCE

**EN SEPTEMBRE
LE FRAC NORD-
PAS DE CALAIS
DEVIENT
FRAC GRAND LARGE —
HAUTS-DE-FRANCE**

SOMMAIRE

<u>I – LE FRAC NORD-PAS DE CALAIS</u>	
1 — LE FRAC	P.5
2 — LA COLLECTION	P.5
<u>II – LES EXPOSITIONS</u>	
« LE SON ENTRE » EN PARTENARIAT AVEC LE CNAF	
COMMUNIQUÉ DE PRESSE	P.7
BIOGRAPHIE DE PASCALE CASSAGNAU	P.9
BIOGRAPHIE DE KEREN DETTON	P.9
ÉCHOS AU LAAC, DUNKERQUE	P.10
« FONDS D'ÉCRAN, UNE COLLECTION D'IMAGES	
POST-DIGITAL »	
EN PARTENARIAT AVEC FRUCTÔSE	
COMMUNIQUÉ DE PRESSE	P.17
BIOGRAPHIES	P.19
« LES OBJETS DOMESTIQUENT »	
NOTE D'INTENTION	P.21
<u>III – LES RENDEZ-VOUS DU FRAC NORD-PAS DE CALAIS</u>	
1 – LES RENDEZ-VOUS	P.23
2 – JEUNES PUBLICS	P.24
3 – VISITER EN FAMILLE	P.25
<u>IV – VISUELS PRESSE DISPONIBLES</u>	P.27
<u>V – INFORMATIONS PRATIQUES</u>	
LE LAAC	P.29
INFORMATIONS PRATIQUES	P.30
PARTENAIRES	P.31

| —
**LE FRAC
NORD-PAS DE CALAIS**

- 1 — LE FRAC NORD-PAS DE CALAIS**
- 2 — LA COLLECTION**

LE FRAC NORD-PAS DE CALAIS

LE FRAC NORD-PAS DE CALAIS

Les Frac sont nés au début des années 1980 pour constituer des fonds d'art en région, conjuguant les missions d'acquisition, de conservation et de diffusion. La collection du Frac Nord-Pas de Calais dispose de plus de 1500 œuvres d'art et de design, exposées dans des lieux partenaires, parfois insolites ainsi que dans des écoles ou dans l'espace public. A l'échelle de la grande région, il collabore avec le Frac Picardie pour créer une dynamique régionale et fabriquer de nouvelles modalités de diffusion et de rencontres artistiques.

Installé depuis trois ans dans la zone portuaire de Dunkerque, le Frac Nord-Pas de Calais occupe un nouveau bâtiment conçu par les architectes Lacaton & Vassal. Renouant avec le patrimoine industriel, il redouble l'ancien atelier de préfabrication n°2 (AP2), traversé par une rue intérieure qui relie à la fois les deux bâtiments et la plage au centre ville.

Toujours plus proche des habitants, le Frac fait écho à l'activité portuaire en s'ouvrant à l'international. Il enregistre ainsi les battements du monde et devient le catalyseur de nouvelles formes et idées.

LA COLLECTION

La collection du Frac Nord-Pas de Calais est le pivot de la programmation. Elle se constitue autour d'un noyau initial consacré à l'arte povera, l'art minimal, l'art conceptuel, le nouveau réalisme, les mythologies individuelles, le pop art et Fluxus. Depuis plus de trente ans, l'accent a été mis sur l'interaction entre art et design et sur le rapprochement de l'art avec le réel. Aujourd'hui, le Frac poursuit ces axes et concentre ses acquisitions sur la création émergente. Les artistes envisagent leurs productions dans un contexte social, politique et économique élargi, mettant en jeu une très grande diversité de formes abstraites, figuratives, minimales, immatérielles, concrètes, imaginaires ou documentaires.

Ils invitent à voyager dans le temps, avec des œuvres qui se construisent à la fois contre leur temps et avec leur temps. Son horizon est de constituer un patrimoine commun, une ressource à la fois active et collective, objet de débats et de questions.

Depuis sa fondation en 1982, le Frac Nord-Pas de Calais s'appuie sur l'expertise d'un comité d'acquisitions renouvelé tous les trois ans. Artistes, critiques, conservateurs et collectionneurs ont contribué à l'enrichissement de cette collection qui a acquis aujourd'hui une valeur historique.

Suite à l'arrivée de Keren Detton, un nouveau comité technique d'acquisitions a été constitué.

Ce comité est composé, avec la directrice du Frac, de cinq autres experts :

- **Élise Atangana**, commissaire d'exposition indépendante à Paris.
- **Jan Boelen**, directeur artistique de Z33 à Hasselt (Belgique) et professeur de Design social à l'Académie de Design d'Eindhoven (Pays-Bas).
- **Anna Colin**, critique d'art, curatrice à Londres et cofondatrice de l'Open School East
- **Muriel Enjalran**, directrice du Centre Régional de la Photographie Nord Pas-de-Calais (Douchy-les-Mines).
- **Eva Wittocx**, directrice du département d'art contemporain du M — Museum à Louvain (Belgique)

II – LES EXPOSITIONS

« LE SON ENTRE »
EXPOSITION À PARTIR DES
COLLECTIONS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES
ET DU FRAC

DU 29 AVRIL AU 31 DÉCEMBRE 2017

LE SON ENTRE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Commissaires : Pascale Cassagnau et Keren Detton

Avec : Saâdane Afif, Dominique Blais & Kerwin Rolland, George Brecht, Rodolphe Burger, John Cage, Philippe Cazal, Boris Charmatz, Claude Closky, François Curlet & Michel François, Jeremy Deller, Ângela Ferreira, Jean-Baptiste Ganne, Joseph Grigely, Pierre Huyghe, Martin Le Chevallier, Rainier Lericolais, Jean-Charles Massera et Pascal Sangla, Ramuntcho Matta, Jonas Mekas, Laurent Montaron, Melik Ohanian, Dennis Oppenheim, Anne de Sterk, Fred Wiseman

Pourquoi les artistes contemporains s'intéressent-ils au son ? Quelles résonances multiples le son exerce-t-il dans les œuvres ? Déterminant des environnements à expérimenter, qu'est-ce que le son produit comme situation sensible et comment cela affecte-t-il le visiteur ? En présentant des œuvres liées à l'histoire de la musique, à l'usage des voix et de la parole, l'exposition « Le son entre » mène l'enquête sur la manière dont le son nous relie à une histoire commune et partagée, et agit sur nos corps et nos pensées. Les œuvres choisies adoptent des rythmes et des formes variées. Elles n'ont pas besoin de studio de répétition, le son entre toujours par effraction.

L'avènement du son dans le champ des arts plastiques est lié à l'aventure des avant-gardes du XX^{ème} siècle. Cette rencontre résulte d'une double perspective. D'une part, la reconnaissance que le son, le « sonore » acquiert une valeur esthétique, plastique, dans le champ de l'art. L'intrusion du son, des bruits, de la voix, dote les œuvres de la possibilité d'inventer de nouvelles formes. D'autre part, dans le champ musical lui-même, tout au long du XX^{ème} siècle, les recherches des avant-gardes et les transformations technologiques conduisent le son à s'autonomiser de la musique, entrant ainsi dans le langage de la création. La mise en exergue du son accompagne l'invention d'un art de l'écoute, dont relève la création radiophonique, et qui implique la conception d'installations sonores, et de média audiovisuels, pour la spatialisation du son.

Dans cette exposition, le Centre national des arts plastiques et le Fonds régional d'art contemporain Nord-Pas de Calais mettent en avant des œuvres de leurs collections qui, depuis les années 1960, utilisent la dimension sonore pour explorer l'histoire culturelle et

ses rythmes. De cette façon, le petit livret de John Cage intitulé *Diary : How to improve the world (you will only make matters worse)* [Journal : comment améliorer le monde (vous ne pourrez qu'empirer les choses)] est une pièce signifiante de la collection du Frac Nord-Pas de Calais, acquise en 1989. Celui qui, au XX^{ème} siècle, révolutionna l'approche musicale par l'introduction de méthodes aléatoires pour saper l'autorité du compositeur, appliquait également cette technique à ses écrits. Du commentaire social à la confidence intime, l'ordre des phrases, les couleurs et les typographies étaient jetés au hasard puis rejoués lors de conférences publiques. Dans une période marquée par les soulèvements contestataires, John Cage se défiait d'un engagement "en réaction" et pensait qu'il fallait expérimenter des alternatives en partant du quotidien et en ouvrant sa pratique à l'inattendu.

À sa suite, de nombreux artistes ont questionné les liens entre la musique et le collectif, entraînant des associations inouïes de sens, d'histoires et de personnes. Jeremy Deller orchestra ainsi la rencontre impromptue entre deux mondes musicaux, celle d'un Brass band et l'Acid jazz dans sa vidéo Performance *Fairey's Band*. Il en dessina librement la cartographie dans son schéma *History of the World*, qui associe les révoltes des mineurs et la musique industrielle. L'artiste portugaise, Ângela Ferreira a travaillé avec des musiciens amateurs et photographié les instruments et partitions d'une Harmonie municipale du bassin minier du Nord. Cette archive est représentée dans sa mise à l'écart tandis que les partitions sont rejouées par les habitants de Douchy-les-Mines. Plus intime mais également liée au passé industriel de son pays, l'installation *Tune Towers* de l'américain Dennis Oppenheim reprend la forme des puits de mines, au-dessus desquels il a installé de petites boîtes à musique.

Les mélodies nostalgiques s'enclenchent simultanément, évoquant pour l'artiste les « mécanismes de la pensée ». Pour d'autres artistes, le son est l'instrument qui permet d'aiguiser son regard. George Brecht, qui fut le disciple de John Cage à la fin des années 1950 et protagoniste du mouvement Fluxus, réalise *Ten Event Glasses*, des rectangles de verre sur lesquels est gravé le mot « Event ». Les tailles des verres et la disposition dans l'espace des dix pupitres qui les supportent ont été tirés au sort pour cadrer le paysage de manière aléatoire. Ces partitions muettes sollicitent le regardeur pour expérimenter le moment présent.

Cette temporalité vécue nous ramène au corps et à la perception du temps qui passe. Comment le son et singulièrement la voix altèrent-ils nos représentations de l'autre et de nous-mêmes ? François Curlet et Michel François répondent avec humour par l'exagération des formes et le détournement d'objets dans *Les Loquaces*. Autre détournement, *Doro Bibloc* de Martin Le Chevallier est un téléphone mural relié à un serveur vocal qui tente de nous réconcilier avec notre condition de consommateurs. Parce que le son possède un caractère d'indice ou de trace qui lui permet de convoquer simultanément le passé et le présent, l'enregistrement rend l'écho du lointain mais il affecte aussi les corps. Dans la vidéo *Blanche-Neige* de Pierre Huyghe c'est le sentiment d'aliénation de la chanteuse Lucie Dolène qui s'exprime à travers son témoignage. Cette interprète raconte son combat pour recouvrer ses droits sur sa voix auprès de Disney. Entre un moi intime et un moi social, *Somniloquie* de Laurent Montaron enregistre des dormeurs en train de murmurer du fond de leur inconscient. L'installation composée d'une photographie et d'un dispositif de diffusion audio opère une triple capture : celles de deux personnages alanguis, de l'enregistrement sonore, et du visiteur invité à mettre en marche le disque dubplate programmé pour s'effacer au fil des écoutes.

Croisant différentes histoires, les œuvres choisies dans l'exposition examinent également la place de la musique, de la voix et de la parole dans nos environnements quotidiens.

Joseph Grigely, devenu sourd à l'âge de onze ans, reproduit un coin de cuisine parsemé des bouts de papiers qui lui ont permis de communiquer avec autrui. *Kitchen Conversation* est une nature morte qui s'appuie autant sur des objets que sur les paroles échangées pour rappeler le temps qui passe. Réévaluant l'importance de nos environnements sonores, les artistes réclament notre attention. Dans un geste de partage, Saâdane Afif utilise des enregistrements de bruits de fond, auxquels il donne le premier rôle dans un montage aléatoire. De son côté, Jean-Baptiste Ganne enferme une chanson populaire, « Esperanza », dans un bloc d'acier qui fonctionne à l'énergie solaire. Soulignant la dépendance du son à son environnement atmosphérique, il suscite par son choix musical l'empathie de l'auditeur. Le son a cette faculté pénétrante qui agit physiquement sur nos corps et nos émotions. Dominique Blais et Kerwin Rolland sont intervenus à l'échelle du bâtiment du Frac ; leur œuvre est composée à partir d'enregistrements des fréquences radio des vents solaires correspondant au phénomène des aurores boréales. Cette matière sonore agit acoustiquement tant sur l'espace que dans le corps même des visiteurs.

La dimension sonore est celle qui permet d'envisager à nouveaux frais l'espace « entre » les œuvres. Loin du fantasme de l'œuvre d'art autonome, les œuvres de l'exposition « Le son entre » s'affirment comme des zones de contact poreuses aux interférences tant physiques que mentales. En parallèle des pièces qui se déploient dans l'espace, une sélection d'œuvres radiophoniques est proposée pour une écoute au casque. Certaines ont été produites pour les Ateliers de création radiophonique diffusés sur France Culture à partir de 1969, d'autres sont des objets sonores ou narratifs dématérialisés. Parmi eux, *Le son des Dunes* de Rainier Lericolais a été produit en 2013 à l'occasion de la l'inauguration du bâtiment du Frac Nord-Pas de Calais. Cette expérience sonore, qui s'écoute chemin faisant dans le quartier du Grand Large, nous plonge dans l'histoire fragmentée et recomposée de Dunkerque, « entre » le FRAC et le LAAC.

BIOGRAPHIE DE PASCALE CASSAGNAU

Pascale Cassagnau est docteur en histoire de l'art et critique d'art, Inspectrice générale de la création, responsable des fonds audiovisuels et nouveaux médias au Centre national des arts plastiques (ministère de la Culture et de la Communication).

Elle collabore à Art Press depuis de nombreuses années. Elle est l'auteur de textes sur Chris Burden, James Coleman, John Baldessari, Pierre Huyghe, Dominique Gonzalez Foerster, Matthieu Laurette notamment.

Ses recherches portent sur les nouvelles pratiques cinématographiques, dans leur dialogue croisé avec la création contemporaine.

Son essai *Future Amnesia - Enquêtes sur un troisième cinéma* (Ed Isthme, 2007) cartographie ces nouvelles formes filmiques, entre fiction et documentaire. *Un pays supplémentaire* (Ed Ecole nationale des beaux-arts de Paris, 2009) porte sur la place de la création contemporaine dans l'architecture des médias.

Intempéstif, Indépendant, fragile. *Marguerite Duras et le cinéma d'art contemporain*, est paru aux Presses du réel en 2012. *Apichatpong Weerasethakul, Une théorie des objets personnels* (Trafik Press) et un essai sur la place du son dans la création contemporaine, *Une idée du Nord, Excursions dans la création sonore contemporaine* (Ed. Ecole des beaux-arts de Paris, 2015), ainsi qu'un essai *Diagramme Monteiro*, sur Joao Cesar Monteiro, en collaboration avec Hugues Decointet, à paraître en 2017.

BIOGRAPHIE DE KEREN DETTON

Keren Detton est directrice du Frac Nord-Pas de Calais depuis avril 2016.

Diplômée d'histoire de l'art à l'École du Louvre et titulaire d'un DEA à l'Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne) en art contemporain, elle suit la formation de commissariat d'exposition à l'École du Magasin-Centre National d'Art Contemporain de Grenoble en 1999.

Après des expériences professionnelles en France et à l'étranger (Centre culturel français de Jakarta, Cubitt Gallery à Londres...), elle assiste Stéphanie Moisdon en 2004 sur le commissariat de deux expositions puis travaille, de 2005 à 2009, pour la galerie Air de Paris où elle développe une programmation d'artistes émergents, intitulée La Planck. Parallèlement, elle conçoit des projets en tant que commissaire indépendante, ainsi qu'un programme d'un an à la galerie La Box à Bourges en collaboration avec Julie Pellegrin et Marie Cozette (*Les Formes du délai*, 2004-2005).

En 2007, elle est cofondatrice de l'association C-E-A (Commissaires d'exposition associés), qu'elle préside jusqu'en 2009.

Elle est alors nommée directrice du centre d'art contemporain Le Quartier à Quimper, où elle produit une cinquantaine d'expositions monographiques (Claude Closky, Carey Young, Dector & Dupuy, Ane Hjort Guttu...) et collectives (« Général Bordure », « Abstraction manifeste », « Armer les toboggans », « Alfred Jarry Archipelago », « Aires de jeux : la police ou les corsaires », etc.) ainsi qu'une dizaine de publications, catalogues ou livres d'artistes.

Par ailleurs, elle écrit ponctuellement pour des catalogues ou des revues, dont récemment un texte dans la monographie consacrée à Dector & Dupuy (Captures éditions, Valence, 2015) et un entretien avec Jean-Luc Verna dans le magazine *Roven n°12 : Les rituels du dessin* (avril 2016).

ÉCHOS AU LIEU D'ART ET ACTION CONTEMPORAINE

CARTE BLANCHE À PASCALE CASSAGNAU : LA CRÉATION SONORE CONTEMPORAINE, UNE DOUBLE PERSPECTIVE

Le choix des films ci-dessous- sur la création sonore contemporaine vise à proposer un panorama des moments musicaux du XXème siècle les plus singuliers et les plus radicaux.

The Golden Sound

Charlemagne Palestine

2011, 70', couleur, documentaire

Réalisation : Anne Maregiano

Production : Atopic, Petite Pousse Production, Normandie TV

Participation : CNC, Sacem, Procirep, Angoa

Dans les années 1970, Charlemagne Palestine, carillonneur de l'église Saint-Thomas sur la 5e Avenue à New York, fréquente l'avant-garde artistique et développe sa propre expression musicale : le "strumming". Chez lui, entouré de ses instruments (et de ses peluches), images d'archives à l'appui, portrait de cette personnalité excentrique, chercheur d'or sonore, performeur et vidéaste, devenu l'une des figures de l'underground new-yorkais. Il n'y a sans doute que le New York des années 1970 pour offrir un tel personnage, une figure d'artiste pour qui l'art est à la fois performance et expression de soi. La performance est d'ailleurs le terme le plus approprié pour désigner l'art de Charlemagne Palestine. S'il est avant tout musicien, chanteur, carillonneur et pianiste, Charlemagne Palestine s'est mis en quête de l'œuvre d'art totale. C'est au contact de la peinture qu'il découvre sa voie : la recherche d'un univers sonore englobant, fait de vibrations et de nappes, à l'instar des aplats de couleurs de Mark Rothko ou Barnett Newman. Sa technique, le "strumming", qui consiste à faire résonner les harmoniques d'un piano en martelant deux notes jusqu'à la transe, s'accompagne de rituels qui intègrent des éléments de l'enfance ou de la personnalité fantasque de l'artiste. Peluches, verres de whisky, costumes bariolés sont autant de fétiches qui renouent avec l'univers sauvage et exalté des chamans. (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Alex Hay, Grass Field

2008, 38', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Grass Field fut présentée les 13 et 22 octobre 1966 à l'Arsenal du 69e Régiment de New York. Cette performance d'Alex Hay relève à la fois du dispositif scénographique et de l'expérience scientifique. Couvert d'électrodes qui amplifient les sons les plus intimes de son corps, assis devant un grand écran sur lequel apparaît son visage, l'artiste repousse les limites perceptibles de l'individu.

Grass Field - un champ d'herbes - c'est sans doute ce que sont censés représenter les 24 carrés de tissu numérotés qu'Alex Hay dispose sur le plateau en ouverture. Ce territoire sera ensuite défait par deux "agents" munis de perches, Robert Rauschenberg et Steve Paxton, tandis que le performeur se tient assis immobile au milieu de la scène. Sans doute en vertu d'un jeu de mots - "hay" signifie "foin" - ce champ d'herbes désigne-t-il le territoire intime de l'artiste, d'abord délimité, puis défait, au fur et à mesure que les fréquences de son corps emplissent la salle et que les détails de son visage halluciné imprègnent le regard du spectateur. S'exposer ainsi, être confronté aux sons filtrants à travers sa peau tout en restant longuement immobile se révéla une épreuve pour le plasticien-danseur. La technologie, utilisée de manière ludique dans les autres performances, devient ici l'instrument d'une expérience inquiétante. Une forme de science-fiction dont l'artiste est le cobaye. (Sylvain Maestraggi)

Conférence sur rien

2002, 52', couleur, documentaire

Réalisation et production : Jean-Jacques Palix

En 1949, John Cage donne une conférence à l'Artist's Club de New York. Son texte, *Lecture on nothing*, adopte la structure de ses récentes compositions musicales. C'est à la fois un manifeste artistique et une expérience d'écoute proche de l'hypnose. De la traduction et de l'interprétation d'Ève Couturier, Jean-Jacques Palix a tiré un film qui donne à entendre ce message toujours vibrant.

"Je n'ai rien à dire et je le dis". Ces paroles de John Cage, à l'ouverture de son discours, dissimulent à peine l'incroyable richesse de cette *Conférence sur rien*. Philosophie, musicologie, poésie, autobiographie, récit, méditation, utopie... John Cage, cet artiste éclectique, qui ne fut pas seulement musicien, a énormément de choses à nous dire. Ou plutôt à nous faire entendre, à nous faire percevoir. Comme celle d'autres artistes du XXe siècle (Rilke, Artaud), sa réflexion a une portée éthique, voire politique : de quoi avons-nous besoin ? Où trouver la joie ? Comment aimer le monde qui nous entoure ? Par le retrait qu'il opère, la suspension du sens au profit de l'écoute, Cage ouvre un champ nouveau d'expérimentation. Ève Couturier et Jean-Jacques Palix, tous deux gens de radio, performeurs, bidouilleurs de sons et de mots, se sont engouffrés dans la brèche et d'un ciel de nuages, d'un pan de mur blanc, ont su faire un espace où le rien dévoile ses infinies possibilités. (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering**David Tudor, Bandoneon !**

2009, 39', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Les 14 et 18 octobre 1966, David Tudor, qui fait partie avec John Cage et Gordon Mumma du pool de compositeurs de la compagnie de danse de Merce Cunningham, transforme la voûte de l'Arsenal du 69e Régiment de New York en immense caisse de résonance. Une expérience électroacoustique haletante et chaotique, conduite par les soufflets d'un bandonéon connecté à un réseau d'amplificateurs.

Avec *Variations VII* de John Cage, *Bandoneon !* est la seconde pièce électroacoustique présentée lors des *9 Evenings*. Comme Cage, David Tudor était déjà familier des bricolages électroniques. Le documentaire qui succède à la performance revient sur ses premières expérimentations sous l'influence de Gordon Mumma. Comme Cage, Tudor eut à composer avec l'écho extraordinaire répercuté par la voûte de l'Arsenal. Mais à la différence de son collaborateur, Tudor ne fonde pas sa performance sur l'orchestration de sonorités tirées du quotidien, mais sur l'exploration des possibilités inédites d'un instrument de musique traditionnel. Formé à la pratique de l'orgue, David Tudor s'est ingénié à manipuler la masse sonore répercutée par l'architecture de l'Arsenal à partir d'un bandonéon savamment amplifié et d'autres modules de son invention. Une masse sonore dont on pouvait observer les variations frénétiques sur l'écran d'un oscilloscope, à la manière des "drippings" de Jackson Pollock. (Sylvain Maestraggi)

L'écoute virtuose**Éliane Radigue**

2011, 65', couleur, documentaire

Réalisation : Anaïs Prosaïc

Production : La Huit, Vosges Télévision Images Plus

Participation : CNC, Sacem, Procirep, Angoa

Compagnon de route des Nouveaux Réalistes, collaboratrice de Pierre Schaeffer et de Pierre Henry, la compositrice Eliane Radigue s'initie à la musique électroacoustique dans les années 1950 pour se tourner ensuite vers le synthétiseur. Après des années d'expérimentation solitaire, elle délaisse aujourd'hui les machines pour exercer son art de la modulation avec divers instrumentistes.

L'émergence du minimalisme et de la musique concrète peut sembler une nouvelle forme d'archaïsme. Écriture, phrase, expression cèdent la place à l'improvisation, au continuum. Un univers s'ouvre à l'intérieur du son. Ses fréquences, ses aspérités, ses résonances promettent des voyages infinis. Proche des boucles de Terry Riley ou des nappes de la musique spectrale, la musique d'Eliane Radigue est une musique élémentaire. Archaïque parce qu'elle naît de l'exploration d'une nouvelle nature, le cosmos de la technique, faite d'ondes électriques, d'interférences, de sons qu'elle discipline, comme une magicienne ferait ronronner un fauve. Musique non savante, non écrite, transmise oralement à ses interprètes. C'est ce mystérieux face-à-face que donne à observer le film : comment l'écoute virtuose d'Eliane Radigue

passé de la manipulation du synthétiseur à l'interaction avec des musiciens (Rhodri Davies, Kasper T. Toeplitz, Les Lappetites...), dans une quête quasi mystique de l'harmonie. (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Deborah Hay, Solo

2012, 41', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Solo de Deborah Hay, représenté les 13 et 23 octobre 1966 à l'Arsenal du 69^e Régiment de New York, n'est pas à proprement parler un solo mais une pièce chorégraphique pour 16 danseurs, 8 plates-formes téléguidées et leurs opérateurs. Chaque danseur semble toutefois suivre une déambulation solitaire qui ne rencontre qu'épisodiquement celle des autres, quand il n'est pas isolé sur une plate-forme.

C'est un voyage au Japon, effectué lors d'une tournée avec la compagnie de Merce Cunningham, qui est à l'origine de cette performance. Impressionnée par le théâtre nô, Deborah Hay voulut intégrer à son travail la lenteur, la simplicité, la suspension, propres à la tradition japonaise. La danseuse, qui a régulièrement collaboré avec Steve Paxton, Robert Rauschenberg et son époux Alex Hay, offre ici une des pièces les plus dépouillées des *9 Evenings*. Mais son minimalisme n'est pas dénué d'humour. En bordure de piste, un chef d'orchestre dirige les opérateurs chargés de piloter les plates-formes sur lesquelles les danseurs se dressent ou s'affalent. Assis sous des antennes géantes, ces opérateurs ont l'air de dactylos impassibles. Les danseurs, eux, semblent former une nébuleuse d'atomes à la trajectoire hésitante. Leur économie de mouvement atteint son paroxysme lorsque ce sont les plates-formes qui les baladent à travers la scène, dignes comme des Apollon ou raides comme des planches. (Sylvain Maestraggi)

I have nothing to say and I am saying it
(Je n'ai rien à dire et je le dis)

John Cage

1990, 54', couleur, documentaire

Conception : Vivian Perlis

Réalisation : Allan Miller

Production : Music Project for Television Inc., American Masters, WNET-New York, Lola Films

John Cage (1912-1992) est l'un des hommes qui ont le plus contribué à remodeler la pensée esthétique de ce siècle. Plusieurs artistes, écrivains et critiques en témoignent dans ce film consacré à la vie et l'œuvre du compositeur. Des entretiens et des extraits de concerts complètent ce portrait d'un musicien, philosophe, peintre, écrivain, qui n'a jamais cessé d'être au cœur de l'avant-garde. John Cage est l'un de ceux qui cultivent le mieux ce mélange d'ironie, de provocation et de réflexion philosophique et artistique qui caractérise une partie de la pensée de ce siècle. Les divers entretiens récents et anciens qu'Allan Miller nous montre ici permettent donc à la fois de retracer et de comprendre le parcours du compositeur, et de rencontrer un personnage hors du commun qui met la séduction et l'humour au service de sa pensée : "Je n'ai rien à dire et je le dis !" Fidèle collaborateur de Merce Cunningham, influencé par Marcel Duchamp, Cage fut l'un des premiers à considérer que tout son, quel qu'il soit, a sa place dans la musique. Il chercha à se "libérer de ses idées sur l'ordre et de ses goûts" et fut un des pionniers de l'introduction du hasard dans l'art. (Guillaume Courcier)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Lucinda Childs, Vehicle

2010, 38', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Présentée les 16 et 23 octobre 1966 à l'Arsenal du 69^e Régiment de New York, *Vehicle* est une performance musicale et chorégraphique de Lucinda Childs mettant en scène trois danseurs, un système de mobiles et de projecteurs, un émetteur à ultrasons et une cabine sur coussin d'air. Réminiscence des machines lumineuses du Bauhaus, ce dispositif repose sur la création du son par le mouvement.

Disciple de Merce Cunningham, Robert Rauschenberg et John Cage, Lucinda Childs participe au Judson Dance Theater dans les années 1960. En 1976, elle sera chorégraphe et interprète d'*Einstein on the Beach* de Bob Wilson et Philip Glass. Fascinée par l'interaction entre le corps et les objets, et par la manière dont un danseur peut produire sa propre musique par ses mouvements, l'artiste voit dans *Vehicle* une occasion inédite de travailler avec des moyens technologiques d'envergure. Avec les ingénieurs des laboratoires Bell, elle conçoit une œuvre aux formes géométriques autour de la transmission de signaux sonores et lumineux. Les performeurs agissent ici plus comme des opérateurs que comme de véritables danseurs. Isolé dans une cabine de plexiglas, Alex Hay remet trois seaux illuminés à William Davis qui les suspend à une charpente. Lucinda Childs impulse et contrôle leur balancement qui fait varier les fréquences d'un faisceau d'ultrasons, ainsi que les ombres qu'ils projettent. (Sylvain Maestraggi)

Genèse d'une œuvre

Quatuor IV

Pascal Dusapin, discours sur la musique

1997, 32', couleur, documentaire

Conception : Georges Zeisel

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Pour le festival de musique de chambre Proquartet, le compositeur Pascal Dusapin a travaillé durant quatre jours l'interprétation de sa dernière pièce avec le quatuor Prazak. En donnant aux musiciens des indications sur chaque mesure, Dusapin tente de communiquer le sens profond de sa musique. Devant la caméra de Michel Follin, entre doutes et certitudes, il livre ses réflexions sur la création.

Pour Pascal Dusapin, "la musique ne dit rien, elle n'est qu'une matière qui tente une percée dans le temps". Jouer sa musique représente, pour le quatuor Prazak, une confrontation avec l'univers de la musique contemporaine. Après six mois de travail, la rencontre avec le compositeur est capitale pour accéder aux clés de l'interprétation. Pas à pas, ils acceptent de se laisser guider et d'oublier leur technique classique pour chercher de nouvelles sonorités et répondre aux exigences de Dusapin.

De son côté, celui-ci confie que ces interprètes de très haut niveau lui ont permis de redéfinir son travail. Et il sait, à présent, que les "sonorités suaves et rauques" d'Europe de l'Est, caractéristiques de Prazak, sont celles dont il avait toujours rêvées pour son quatuor.

(Mario Fanfani)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Robert Rauschenberg, Open Score

1997, 32', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Open Score est une performance théâtrale de Robert Rauschenberg qui fut donnée à l'Arsenal du 69^e Régiment de New York les 14 et 23 octobre 1966. Elle s'ouvre sur un match de tennis entre un homme et une femme, dont le bruit des balles heurtant les raquettes est amplifié. Peu à peu le couple plonge dans l'obscurité, laissant apparaître une foule fantomatique projetée sur trois écrans suspendus au-dessus du public. Des dix performances données dans le cadre des *9 Evenings*, celle de Robert Rauschenberg est l'une des plus épurées. A l'instar de *Kisses Sweeter than Wine* d'Öyvind Falhström, elle ne met pas en avant l'attirail technologique mis au service des artistes par les ingénieurs de la société Bell, mais propose un dispositif scénique dans lequel la technique s'efface derrière la composition d'énigmatiques tableaux. Rien ne laisse deviner les émetteurs cachés dans les manches des raquettes, ni la caméra infrarouge, première en son genre, qui restitue l'image d'une foule cachée dans l'obscurité tout en la nimbant d'une étrange pâleur. Que la technique soit invisible confère à *Open Score*, métaphore ouverte laissée à l'interprétation du public, une dimension magique voire fantastique ou mystique. Rauschenberg y ajoutera une coda le second soir : un corps de femme emmaillotté (Simone Forti) chantant une complainte italienne, que l'artiste déplace dans ses bras en différents points de la scène. (Sylvain Maestraggi)

Tony Conrad : *DreaMinimalist*

2008, 27', couleur, documentaire

Réalisation et production : Marie Losier

Participation : New York State Council of the Arts, Experimental Television Center for Finishing Funds, FIAF

Tony Conrad par lui-même. Devant la caméra de Marie Losier, le violoniste américain, membre fondateur, avec La Monte Young et John Cale, du Dream Syndicate, compagnon de route du minimalisme, complice de Charlemagne Palestine, expose deux autres facettes de son talent : celles du performeur et du cinéaste expérimental. Dans une suite de mises en scène truculentes, il rejoue l'histoire de sa vie.

Le secret des artistes américains, ceux qui ont participé au mouvement d'émancipation des années 1960, serait-il de rester de grands enfants ? Tony Conrad, 68 ans au moment du tournage, s'amuse comme un fou et comme il l'annonce dès le début du film, gare à ceux qui voudraient l'en empêcher ! Tout en racontant son parcours, les pénibles leçons de violon de l'enfance, les spectacles de marionnettes avec sa mère, l'émigration à New York où l'underground bouillonne, sa collocation avec Jack Smith, le réalisateur de *Flaming Creatures* (1963), chef-d'œuvre du cinéma queer, cette figure bedonnante et grisonnante se livre à des danses excentriques, se déguise en rappeur à capuche, saute à pieds joints sur un lit habillé en nourrisson et cuisine des conserves à partir de pellicules de cinéma... Pantomime, clowneries, dérision, la performance ne s'arrête jamais ! La joie est impérative. La bande son est entièrement signée par l'artiste (quand elle ne provient pas de sa collection de disques). (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Öyvind Fahlström, *Kisses Sweeter than Wine*

1996, 71', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Présentée les 21 et 22 octobre 1966 à l'Arsenal du 69^e Régiment de New York, *Kisses Sweeter than Wine* est une performance théâtrale d'Öyvind Fahlström qui propose une critique aussi radicale qu'extravagante de l'idéologie

du bonheur défendue par la société américaine. La technologie des ingénieurs de Bell est ici mise au service d'une machine de scène explosive dont l'artiste est le Monsieur Loyal. Si Öyvind Fahlström saute sur l'occasion qui lui est donnée de travailler avec les ingénieurs de Bell, c'est moins pour mettre en avant une esthétique futuriste que pour concevoir un spectacle à la démesure de son imagination. Parade de cirque, personnages descendant des cintres, projections multiples, les allégories défilent : un homme-grenouille percé d'une flèche, un homme au corps qui fume, une tête géante de Lyndon B. Johnson, d'étranges insectes qui se balancent des chiffres épinglés sur le dos... Sur fond de guerre du Vietnam, de militantisme et de contre-culture, Fahlström se livre à une satire acerbe de la poursuite du bonheur. La technologie elle-même n'est pas épargnée : films de science-fiction, images d'actualité et bandes dessinées dénoncent sa complicité avec la guerre et le pouvoir. Et tandis que Robert Rauschenberg déguisé en Jedediah Buxton, un génie mathématique du XVIII^e siècle, résout des calculs impossibles, d'autres se livrent à des batailles de polochon. (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Robert Whitman, *Two Holes of Water-3*

2013, 38', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Two Holes of Water-3 de Robert Whitman fut présenté sur la scène de l'Arsenal du 69^e Régiment de New York les 18 et 19 octobre 1966. Dans cette variation sur le drive-in, sept voitures venues se garer sur le plateau projettent différentes séquences tout autour de la scène : documentaires animaliers, programmes de télévision, films réalisés par l'artiste ou tournés en direct depuis le balcon de la salle. Robert Whitman a mis à profit l'invitation de Billy Klüver pour élaborer un dispositif spectaculaire qui tient à la fois du théâtre et de l'installation.

Comme dans *Open Score* de Robert Rauschenberg, la vision de l'artiste assimile la technologie de pointe et la fait passer au second plan. A mi-chemin entre le pop art et la philosophie de Cage, qui veut que l'art se nourrisse de la vie de tous les jours,

Two Holes of Water-3 incorpore des éléments technologiques et sociologiques qui relèvent de la société de consommation : voiture, machine à écrire, projecteur, télévision. Les projections de paysages et d'animaux sauvages semblent évoquer une société où le rapport au monde est conditionné par l'image. Les pauses des danseuses devant un miroir déformant et celles d'une jeune femme filmée simultanément de face et de dos excitent chez le spectateur le narcissisme et le voyeurisme. Pulsions entretenues par une minuscule caméra à fibre optique que Whitman promène le long d'un corps. (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Steve Paxton, *Physical Things*

2013, 29', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Les 13 et 19 octobre 1966, Steve Paxton investit la grande salle de l'Arsenal du 69^e Régiment de New York avec une gigantesque structure gonflable en polyéthylène : un ensemble composé de longs tunnels, d'une salle et d'une tour, à travers lesquels les spectateurs sont invités à se déplacer. Équipé d'une petite radio de poche, chacun peut saisir les ondes d'une bande sonore composée par Robert Ashley.

Cette œuvre participative est apparue à Steve Paxton dans son sommeil. Elle marque l'apogée et la fin d'une série de performances réalisées par l'artiste avec des structures gonflables. L'idée chère au Judson Dance Theater de repousser la limite entre danseurs et non-danseurs atteint ici une forme radicale, puisque la place entière est laissée au public, libre de déambuler à travers un environnement conçu par le chorégraphe. Ce dédale de boyaux synthétiques, intitulé *Physical Things*, propose toutefois une série d'expériences qui ont un rapport avec le corps et sa perception intime. En certains points du parcours émergent de la foule des visions anatomiques : une jeune femme couverte de cristaux liquides, colorés par sa circulation sanguine, des morceaux de chair en mouvement isolés par un voile noir, des jumeaux observant les passants.

Tandis que dans la tour le public est exposé à un bourdonnement continu, dans la salle sont projetées sur un arbre artificiel des images de la nature. (Sylvain Maestraggi)

9 Evenings : Theatre & Engineering

Yvonne Rainer, *Carriage Discreteness*

2008, 38', couleur, documentaire

Réalisation : Barbro Schultz Lundestam

Production : EAT, B. Schultz Lundestam, Billy Klüver & Julie Martin

Participation : Daniel Langlois Foundation for Art, Science and Technology, Robert Rauschenberg Foundation, ministère de la Culture et de la Communication (CNAP)

Présentée les 15 et 21 octobre 1966 à l'Arsenal du 69^e Régiment de New York, *Carriage Discreteness* est une performance chorégraphique d'Yvonne Rainer, qui juxtapose différents éléments livrés à l'interprétation du public : le déplacement d'objets et de personnes au niveau du plateau, la gravitation de mobiles dans les hauteurs, une conversation à propos d'un film et des projections sur écran.

Cette ambitieuse performance combine l'intérêt grandissant de la danseuse Yvonne Rainer pour le cinéma et les recherches du Judson Dance Theater sur les gestes issus du quotidien. Deux plans semblent s'opposer selon un réseau complexe de correspondances et significations. Un plan profane : celui du plateau où un groupe de danseurs déplace des plaques et des poutres (sculptures empruntées à Carl André) à la manière d'ouvriers ou de déménageurs. En fond sonore, la conversation d'un homme et d'une femme à propos d'un film de Bertolucci. Et un plan céleste : celui d'objets circulant sous la voûte de l'Arsenal, une tige et une sphère, tels des satellites ou des divinités abstraites. Parmi eux, Steve Paxton, ange acrobate propulsé du balcon, fend l'espace sur une balançoire jusqu'à s'immobiliser progressivement au-dessus du plateau. Une référence au cirque que l'on retrouve dans l'extrait d'un film de W.C. Fields, auquel succède une séquence tirée d'un mélodrame avec James Cagney. (Sylvain Maestraggi)

II – LES EXPOSITIONS

**« FONDS D'ÉCRAN,
UNE COLLECTION D'IMAGES POST-DIGITAL »**
EXPOSITION EN PARTENARIAT AVEC FRUCTÔSE

À PARTIR DU 29 AVRIL 2017

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Commissaires : Anne-Émilie Philippe

Avec : François-Xavier Guiberteau, Charlie Jeffery et Anne-Émilie Philippe

Texte d'Anne-Émilie Philippe

Quand Fructôse m'a contactée pour faire une proposition au sein de son atelier de sérigraphie, j'ai tout de suite eu envie d'un format où les artistes pouvaient venir sans idée préconçue passer un temps de travail directement dans l'atelier, et amorcer une recherche qui se construit dans le « faire ». Je suis convaincue que la pensée d'un projet peut s'élaborer aussi à ce moment-là, dans les gestes mis en oeuvre à sa réalisation.

L'idée par rapport à un atelier de sérigraphie comme celui-là, n'était pas de prévoir un travail sous la forme d'une édition (livre ou image) et ensuite d'utiliser la technique de la sérigraphie pour l'imprimer, mais bien de dépasser l'aspect purement reproductible de cette technique, d'aller vers quelque chose de plus expérimental dans la construction des projets.

Je tenais aussi à ce qu'il n'y ait pas d'obligation de terminer vraiment les pièces, que ce temps ne soit pas soumis à une date limite mais qu'il soit plutôt le début d'autres projets, qu'il donne envie de poursuivre le travail d'impression. Ce qui est montré dans l'exposition est le résultat de ces conditions de travail. C'est une combinaison à un instant T de ces différentes expérimentations. J'ai pensé à plusieurs artistes qui avaient une relation particulière avec internet dans leur travail en raison de la thématique que je voulais aborder avec ce projet. Elle n'est pas révolutionnaire mais ces questions sont intéressantes à soulever car, aujourd'hui, travailler l'image imprimée et créer des livres est nécessairement empreint d'un nouveau rapport aux images développé avec internet. « L'écran » est un mot commun à la technique de la sérigraphie ainsi qu'aux interfaces que nous utilisons pour naviguer sur le web. Du tissu tendu sur l'écran sérigraphique laissant passer l'encre, à la surface de verre où brillent les pixels, le projet de la résidence « Fonds d'écran, une collection d'images 'post digital' » imagine un fonds d'images qui traduirait ces aller-retours entre techniques anciennes et nouvelles technologies.

Ce texte est extrait de celui que j'ai écrit en préambule au trois résidences. J'aimerais que le projet puisse continuer, inviter d'autres artistes afin de poursuivre cette expérience ainsi que la collection d'éditions qui en découlent.

Une édition d'artiste est un objet (image, livre, sculpture...) reproduit à plusieurs exemplaires dans un nombre généralement limité (dépendant du choix de l'artiste et de l'éditeur ainsi que de la technique utilisée). On peut aussi l'appeler un multiple. Dans le cas présent, il s'agit d'images ou de livres, imprimés en sérigraphie sur papier.

La sérigraphie (du latin sericum la soie et du grec graphein l'écriture) est une technique d'imprimerie qui utilise des pochoirs (à l'origine, des écrans de soie) interposés entre l'encre et le support. On prépare ces écrans en les enduisant de gélatine photosensible que l'on insole à travers un film transparent appelé typon (sur lequel est imprimée ou dessinée l'image voulue en noir) à l'aide d'une lampe UV.

Charlie Jeffery était le premier artiste invité. Il utilise internet d'une façon assez intense pour la diffusion de son travail, soit par le biais de Facebook, soit par Youtube par exemple. Il a une pratique d'atelier très importante. Son travail est riche et rhizomatique. Je trouve très impressionnante sa façon de mêler et pratiquer à la fois l'écriture, les images, la peinture, la performance, la vidéo et la sculpture. Cela peut prendre la forme d'installations, parfois ce ne sont que des vues d'ateliers, ou des choses en cours mais qui constitueront (peut-être) une prochaine exposition. Il tente, ose, chante, rate, rebondit, renverse et publie sur le net cet ensemble polyphonique mais jamais dissonant. Il m'avait dit quand je l'ai contacté pour lui parler du projet « Mon travail est nul en vrai, je suis sauvé par le web ». Cette simple phrase m'a convaincue qu'il était tout à fait la bonne personne à inviter. J'avais également l'intuition qu'il se plairait dans le format de la résidence qui laisse la part belle aux expérimentations même sur un format court et que l'atelier un peu rustique ne l'intimiderait pas.

Il a travaillé une série de textes et d'images que nous avons rassemblés sous la forme d'un cahier accompagné d'un poster central, une histoire de noyade et un inventaire de formes, en insolant parfois les objets directement sur les écrans : betteraves, bagels, laitue, et autres « circles ».

François-Xavier Guiberteau, quant à lui, je l'avais rencontré à Marseille alors qu'il était encore étudiant et sa manière de travailler à l'atelier édition, dans une perpétuelle recherche, à travers de multiples tentatives, me semblait vraiment parfaite pour le projet. Il a un travail très largement inspiré d'internet, et ce, sans aucun complexe. Mais il ne s'inspire pas seulement de sa vie 'digital', il regarde tout autour de lui, c'est un esthète. Internet, c'est juste un élément de la vie normale, il est né dans le flux. Mais le flux, ce sont aussi les graviers qui roulent sous ses pas. Il peut alors en faire des tableaux, il a l'attention aux choses de peu. Et surtout, il a une manière d'aborder les techniques d'impressions comme s'il faisait de la peinture. Plus exactement, son travail est celui d'un peintre qui utiliserait des techniques d'impression. On est encore loin de la « reproduction de » ou du beau tirage de bibliophilie. Les images sont souvent pensées pour le moment de leur impression. Elles deviennent alors comme incarnées par la couleur posée sur le papier ou d'autres support, uniques démultipliés par les variations possibles des gestes qui chorégraphient le tirage. La capacité d'invention est, à ce moment-là, décuplée. Il propose une édition sous la forme d'un plan abstrait intitulé *Le mur* et accompagné de coquillages glanés sur la plage de Malo à quelques pas du Frac Nord-Pas de Calais, une trame qui pourrait potentiellement accueillir tous les trajets possibles.

Et puis évidemment, j'ai eu moi aussi envie de profiter de ce temps de recherche et de création. Je ne me sens pas tout à fait à ma place dans la consommation compulsive d'images ou dans un flux d'informations visuelles trop intense. Certes, je suis utilisatrice d'internet et de toutes

les applications d'images que je trouve utiles et inspirantes mais j'éprouve aussi régulièrement un certain vertige du « scroll » qui me pousse parfois à prendre de la distance face à cette vitesse. Mon vocabulaire visuel est, par ailleurs, plutôt resserré. Je crois à une accumulation primitive d'un stock d'images que l'on porterait en nous, et j'ai souvent la sensation que je rejoue des images « premières ». Je les refais toujours un peu différemment. Ce que j'observe et invente est une sorte de réinterprétation de ce stock, une vision par ce prisme. L'utilisation de techniques d'impression parfois fastidieuses me donne l'espace et le temps nécessaire à cette prise de distance, en même temps que se joue d'autres décisions plus immédiates dans la spontanéité du « print ». Il y a moins de filtres, beaucoup d'essais, de gestes répétés, d'accidents qui composent la recherche de solutions directes pour obtenir ces images à la physicalité que je voudrais prégnante. L'édition que je propose est un monochrome imparfait gris argenté où perce une tâche jaune, un soleil pâle. Une photographie du ciel du Nord qui n'en est pas une en réalité. Elle change lorsqu'on se déplace, oscillant entre un aplat aveuglant et une image que l'on re-connaît.

BIOGRAPHIES

FRANÇOIS-XAVIER GUIBERTEAU

Né en 1992, il vit et travaille entre Paris et Marseille. Il est diplômé de l'Ecole Supérieure d'Art de Marseille Méditerranée. Son travail a été exposé au Château de Servière, à Marseille ainsi qu'à Milan lors de la Biennale des jeunes créateurs méditerranéens. Il a été publié dans la revue Talweg (Pétrole édition).

fxguiberteau.tumblr.com

CHARLIE JEFFERY

Né en 1975 à Oxford, il est diplômé du department of Fine Art de l'université de Reading, il vit à Paris depuis dix ans. En 2001, il était résident à la Fondazione Pistoletto, Cittadellarte (Biella, Italie). Il a pris part à de nombreux projets collectifs en France et à l'étranger, dont récemment le festival Amorph !08 (Helsinki et Paris). En 2010, il est invité avec le Mud Office en résidence à la Synagogue de Delme. Il a notamment exposé au centre d'art Le quartier à Quimper (Détruitus, 2011), au Mac Val (Chercher le garçon, 2015), au centre d'art Les Capucins à Embrun (2016) ainsi qu'à la galerie Florence Loewy à Paris avec laquelle il collabore régulièrement depuis 2015.

www.charliejefferyunderconstruction.blogspot.fr

ANNE-ÉMILIE PHILIPPE

Née en 1982, elle vit et travaille à Lille. Elle est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art de Nancy. En France, elle a été invitée à exposer son travail au FRAC Lorraine (2011,2014), au Bel Ordinaire à Pau (2014), à la Straat galerie à Marseille (2015) et à Ergastule, à Nancy, un atelier collectif spécialisé dans l'édition de multiples (2013). A l'étranger, elle a exposé au C.Rockfeller Center à Dresde (2014) et à Leipzig. Elle fait partie de la sélection Watch this space 2017, biennale de la jeune création organisée par 50°Nord. Son travail sera exposé en Belgique, au Centre de la gravure et de l'image imprimée de La Louvière.

www.anem.name

II – LES EXPOSITIONS

« LES OBJETS DOMESTIQUENT »
EXPOSITION À PARTIR DE LA COLLECTION DU FRAC

JUSQU'AU 27 AOÛT 2017

NOTE D'INTENTION

Commissaire: Keren Detton

Scénographe: Lina Ghotmeh

Coordinateur: Kevin Rabin

Avec: Nina Beier, Carol Bove, Gerard Byrne, Andre Cadere, Maurizio Cattelan, Claude Closky, Matali Crasset, Martin Creed, Dejanov & Heger, Jessica Diamond, Erik Dietman, Hans-Peter Feldmann, Andreas M. Fohr, Konstantin Grcic, Marti Guixé, Donald Judd, Bernd Lohaus, Cady Noland, Liza May Post, Philippe Ramette, Tejo Remy, Nancy Spero, Florian Slotawa, Simon Starling, Superflex, Frederik Van Simaey, Rosemary Trockel, Barbara Visser, Stephen Willats.

Les objets peuplent nos vies, ils donnent forme à notre quotidien. Nous les accumulons, les possédons puis les jetons, dans un flux ininterrompu. Objets neufs, usagés ou recyclés, comment choisit-on les objets qui nous entourent ? Quels sont les circuits qu'ils empruntent et les histoires qu'ils véhiculent ? De la voiture au *smartphone* en passant par le mobilier design, les objets sont pris dans un système mondialisé de flux et d'affects qui créent des rapports de dépendance ambigus. Et si à force de les voir nous les perdions de vue ? Et si c'étaient eux qui nous domestiquaient ? Dans une société fondée sur l'accumulation des biens, l'objet devient le pivot d'un système où l'individu se voit colonisé par des imaginaires formatés. Comment résister à cette emprise ?

Le Frac Nord-Pas de Calais est le seul à disposer d'une collection consacrée au design. Mobilier, artefacts, objets d'art, sculptures, peintures, vidéos... nombre de ces œuvres convoquent l'objet du quotidien pour le mettre à distance, le reconfigurer, le détourner, lui inventer d'autres usages. Les portraits de fauteuils éventrés de Barbara Visser ou la chaise de Philippe Ramette mettent en scène une subjectivité parfois violente ; tandis que la vidéo de Gerard Byrne sur l'industrie automobile et celle de Claude Closky reprenant des magazines de mode, soulignent avec ironie notre sage appartenance au corps social. De leur côté, les designers tels que Tejo Remy, Konstantin Grcic ou Matali Crasset allient dans un même objet une critique sociale et un support de projection collectif.

S'inspirant des considérations de Bruno Latour sur les « objets chevelus » qui revisitent le thème des fétiches traditionnels, l'exposition révèle les objets dans un réseau de significations imbriquées. L'œuvre *AAA* d'Andreas M. Fohr s'en fait le symbole totémique en associant des éléments manufacturés de diverses provenances. Ce masque s'invite dans la collection pour mieux l'observer.

Sous leur regard inquisiteur, les classements d'objets d'Hans Peter Feldmann soulignent la position dominante du visiteur, tandis qu'Erik Dietman réalise des tableaux-reliefs où les objets se noient sous une mer de pansements censés les protéger...

Parce qu'elles recomposent poétiquement des éléments familiers, ces œuvres transgressent les distinctions entre intériorité et monde matériel.

A travers l'objet c'est la question de l'objectivité qui est posée. Dans quelle mesure un objet se distingue d'un autre, et de quelle manière nous le percevons ? Pour envisager ces questions, les artistes considèrent l'objet dans un champ élargi, prenant en compte l'environnement physique, médiatique et artistique ainsi que l'espace relationnel. De cette façon, Martin Creed, qui réalise des protocoles d'œuvres reproductibles à l'infini, n'hésite pas à perturber les règles de l'art comme celles de la gravitation.

De par sa situation géographique, le Frac Nord-Pas de Calais ne peut manquer de s'interroger sur les conditions économiques, écologiques et politiques qui rendent possible ces déplacements. Quelle place peut-on dès lors attribuer aux objets dans la collection ? Comment les faire voyager tout en en prenant soin ? Parallèlement, l'augmentation du trafic des données numériques ouvre de nouveaux canaux de transmission, comment cela affecte-t-il la production des objets et des œuvres ?

Parce que les questions soulevées par l'exposition sont loin d'être épuisées et que les objets continueront de nous hanter, un programme d'interventions, de conférences et de performances, proposera à chacun d'inventer de nouveaux rites de (dé-)possessions et de partages.

III – LES RENDEZ-VOUS DU FRAC NORD-PAS DE CALAIS

1 – LES RENDEZ-VOUS

2 – JEUNES PUBLICS :
PASSE TES VACANCES D'ÉTÉ AU FRAC !

3 – VISITER EN FAMILLE

1 — LES RENDEZ-VOUS

—
Accessibles à tous dans la limite des places disponibles.

AUTOUR DES EXPOSITIONS

RENCONTRE AVEC PASCALE CASSAGNAU ET KEREN DETTON SAMEDI 6 MAI À 15H

Le Frac Nord-Pas de Calais vous invite dans le cadre de l'exposition « Le son entre » à une visite privilégiée en compagnie de Pascale Cassagnau, co-commissaire de l'exposition et responsable des collections audiovisuelles et nouveaux médias au CNAP et de Keren Detton, directrice du Frac Nord-Pas de Calais.

PERFORMANCE "LA REPRÉSENTATION DE TROP" DE MAEVA CUNCI ET DOMINIQUE GILLIOT VENDREDI 16 JUIN À 19H

EN LIEN AVEC L'EXPOSITION "LES OBJETS DOMESTIQUENT"

« La Représentation de trop, c'est un fragile château de cartes dans lequel trois personnes décident de venir habiter. Un objet théâtral en forme de pièces de puzzle taillées à la main, dont toutes les parties une fois agrégées viennent produire une vision d'ensemble volontairement tronquée. Un manque, des trous, un effet de kaléidoscope permanent, un équilibre précaire, des sables mouvants, du mouvement, une chanson, une pièce dans la pièce, l'adolescence de l'art.»

En partenariat avec Fructôse

LES ÉVÉNEMENTS

PROJECTION DE SOL NEGRO DE LAURA HUERTAS MILLAN VENDREDI 5 MAI À 15H

Le dernier film de Laura Huertas s'attache au plus proche, au plus intime, au plus affectif, en inventant une fiction autour de sa tante, sa mère et en apparaissant elle-même à l'image. Ce film est le récit de failles qui délibérément exclut toute victimisation et dont la poésie du titre ne masque pas les pulsions morbides. Si le prénom de la tante est changé, si l'histoire familiale n'est pas tout à fait celle jouée, si la pathologie n'est jamais clairement dite, c'est qu'avant tout *Sol Negro* est un film et non un film de famille.

En partenariat avec l'É.S.A Dunkerque et Saison Vidéo

CYCLE D'INITIATION À L'HISTOIRE DE L'ART CONTEMPORAIN PAR ARNAUD DEJEAMMES DEUXIÈME COURS : JEUDI 1^{ER} JUIN DE 18H30 À 20H

Ce cycle de trois conférences indépendantes, conçu pour être accessible à un public non initié, développe une approche pédagogique et historique des mouvements artistiques contemporains.

Lumières célestes : initiation à la photographie à travers la collection du Frac Nord-Pas de Calais

La conférence propose un regard transversal sur la photographie contemporaine (ses origines, ses concepts, ses artistes...) en puisant parmi les œuvres réunies dans la collection du Frac.

2 — JEUNES PUBLICS : PASSE TES VACANCES D'ÉTÉ AU FRAC !

PENDANT LES VACANCES SCOLAIRES

Pendant les vacances d'été, le Frac Nord-Pas de Calais devient le terrain d'expérimentations des enfants. Ces ateliers sont l'occasion de voyager au cœur des expositions et de la collection.

Laissez-les tenter l'expérience !

*Accessible aux enfants de 3 à 6 ans
de 10h à 11h30*

*Accessible aux enfants de 7 à 11 ans
de 14h30 à 16h*

Sur inscription uniquement :

reservations@fracnpsc.fr

03 28 65 84 20

ou auprès d'Éole :

*Rendez-vous à l'accueil du Frac 10 minutes
avant le début de l'activité.*

Chaque semaine, au choix sur une ou plusieurs journées, les enfants expérimentent, se familiarisent avec le Frac et développent un apprentissage du regard grâce à des activités ludiques et adaptées à leurs âges.

Chaque vendredi, les réalisations des enfants ayant participé aux ateliers de la semaine sont exposées dans l'espace pédagogique et accessibles aux familles.

Ces ateliers sont l'occasion de voyager au cœur de l'exposition d'art et de design « Les objets domestiquent ».

– MERCREDI 12 ET JEUDI 13 JUILLET
– MERCREDI 19 AU VENDREDI 21 JUILLET
– MERCREDI 26 AU VENDREDI 28 JUILLET

– MERCREDI 2 AU VENDREDI 4 AOÛT
– MERCREDI 9 AU VENDREDI 11 AOÛT
– MERCREDI 16 AU VENDREDI 18 AOÛT
– MERCREDI 23 AU VENDREDI 25 AOÛT

3 — VISITER EN FAMILLE DEVIENT UN JEU D'ENFANTS !

DIMANCHE EN FAMILLE UN APRÈS-MIDI AU FRAC NORD-PAS DE CALAIS

Venez découvrir les expositions en famille au Frac Nord-Pas de Calais !

Chaque dimanche à 16h30, le Frac propose une visite commentée des expositions pour parents et enfants.

Visiter en famille devient un jeu d'enfant !

Activité pour les enfants de 4 à 12 ans.

Merci de bien vouloir vous munir de votre pièce d'identité. Plus d'informations et réservation sur : reservations@fracnfdc.fr.

Gratuit.

PETITE CARTE BLANCHE #3

Pour cette troisième *Petite carte blanche*, le Frac Nord-Pas de Calais a invité la jeune artiste Ludivine Sibelle à concevoir deux activités créatives autour de l'image.

La photographie : découvrir les plans

Ludivine Sibelle s'est inspirée des théâtres d'ombres pour concevoir ce dispositif inventif et original : composer une image à partir de différents plans, grâce à un jeu de lumière et de transparence. Ce dispositif permet de créer des visions fantasmagoriques, entre conte et science-fiction.

La photographie : découvrir le relief

Tel un diorama, l'artiste crée l'illusion d'un paysage de montagne. Le dispositif a été pensé pour comprendre le rôle de la lumière et du cadrage en photographie. À l'aide d'un petit appareil photo ou d'un smartphone, les enfants réalisent des photographies via les petites fenêtres, et confrontent leurs images par la suite.

DES ATELIERS LIBRES À VOTRE DISPOSITION

HOUSE OF CARDS

Le designer Charles Eames, dont l'œuvre *Wire Chair* (1951) fait partie de la collection du Frac Nord-Pas de Calais, a également créé des jeux pour enfants parmi lesquels le jeu de construction *House of Cards*.

Le Frac met à votre disposition trois versions de ce jeu : petite, moyenne et grande, disponible sur demande à l'accueil.

*Activités pour les enfants de tous âges
Gratuit*

LA PETITE BALADE SONORE

Laissez-vous entraîner par votre enfant à la découverte et à l'assaut du quartier du Grand Large et de ses environs. Équipé d'un sac à dos rempli de tout le nécessaire du parfait petit aventurier des temps modernes, il deviendra « le temps d'un parcours pédestre » un baroudeur en quête d'indices et de spécimens rares ; tandis que vous découvrirez l'œuvre sonore de Rainier Lericolais : *Le Son des Dunes*.

Horaires de mise à disposition :

- du mercredi au vendredi de 14h à 16h30 (sans réservation).
- les samedis et dimanches de 14h à 16h30 (sur réservation).

IV – VISUELS PRESSE DISPONIBLES

VISUELS PRESSE

LE SON ENTRE EXPOSITION À PARTIR DES COLLECTIONS DU CNAF ET DU FRAC NORD-PAS DE CALAIS

VISUEL 1

Ângela Ferreira, *Photographie* (détail), 2016.
Production CRP/ © Ângela Ferreira. Collection Frac Nord-Pas de Calais.



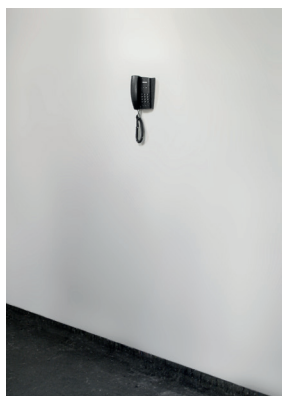
VISUEL 2

Joseph Grigely, *Kitchen Conversation*, 1996.
Collection Frac Nord-Pas de Calais © Joseph Grigely



VISUEL 3

Martin Le Chevallier, *Doro-Bibloc*, 2003. FNAC 04-116. Prêt du Centre national des arts plastiques © D.R. / Cnap / Photo : Galerie Maisonneuve



VISUEL 4

© Saâdane Afif, *Tout*, 1998. FNAC 99087. Prêt du Centre national des arts plastiques © Saâdane Afif / Cnap



V – INFORMATIONS PRATIQUES

LAAC – LIEU D'ART ET ACTION CONTEMPORAINE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE : « MUSIQUE À VOIR » DU 29 AVRIL AU 17 SEPTEMBRE 2017 VERNISSAGE LE SAMEDI 29 AVRIL À 18H30

Commissariat : Jean-Yves Bosseur

Compositeur de musique électroexpérimentale et musicologue, musicien nomade, Jean-Yves Bosseur, témoin direct d'une grande partie de l'art du XXe siècle, a étudié avec Karlheinz Stockhausen, a travaillé avec John Cage et Merce Cunningham, Pierre-Henry... Ces rencontres nourrissent la conviction de Jean-Yves Bosseur qu'aucune cloison entre les disciplines n'est à respecter ou à subir. Les tensions, les chocs issus de la coexistence des arts permettent l'invention, la surprise et évitent l'imitation. En concevant l'exposition *Musique à voir*, présentée au LAAC du 29 avril au 17 septembre 2017, il nous propose une approche des relations entre les arts plastiques et la musique, à partir des productions artistiques de Jean Tinguely, Yves Klein, Nam June Paik, John Cage, Vasarely, Pierre Bastien, Céleste Boursier-Mougenot... soient 150 œuvres visuelles, sonores et installations.

Jean-Yves Bosseur y développe cinq axes de recherches artistiques :

- *Synesthésies*

Lorsque les artistes mettent en relation deux disciplines artistiques par l'équivalence sensorielle : la couleur, l'harmonie, le timbre... Tels les artistes du mouvement musicaliste comme Charles Blanc-Gatti, Henry Valensi ou Félix Marle.

- *Les correspondances structurelles*

Quand la relation entre différentes disciplines s'expérimente au niveau même de leur structure formelle, de leur « nombre » Auguste Herbin, Victor Vasarely, ...

- *Le rythme entre temps et espace*

Le rythme et le temps sont des fondamentaux communs entre toutes les disciplines. C'est ce que révèlent les débuts de l'abstraction, avec la présence du mouvement dans la peinture de Gérard Schneider, Olivier Debré ou Daniel Humair.

- *Signes et notations*

Où la transcription visuelle du son et de sa transmission par le signe. Seront exposées, par exemple, des partitions qui mettent en relief les propriétés graphiques de la notation. (Pierre Alechinsky, Paul Panhuyzen, Jiri Kolar, John Cage...)

- *Interactions*

Certains artistes hybrident les disciplines au point que l'on ne peut plus ranger l'œuvre dans la catégorie sonore ou visuelle; Jean Tinguely, Yves Klein, Nam June Paik, Céleste Boursier-Mougenot...

LAAC – LIEU D'ART ET ACTION CONTEMPORAINE

Jardin de sculptures
302 avenue des Bordées,
59140 Dunkerque
Tél : 03 28 29 56 00
www.musees-dunkerque.eu

—
Le LAAC est à 10 minutes à pied du Frac.

Dates et horaires d'ouverture pendant la durée de l'exposition :

Tous les jours sauf le lundi, de 9h à 12h15 et de 14h à 18h
Fermé les jours fériés, les après-midi des 24, 31 décembre 2016 et 28 janvier 2017, la journée du 5 mars 2017.

Tarifs :

Tarif plein : 3€
Tarif 18-25 ans : 1€50
Gratuit pour les moins de 18 ans et pour tous, le premier dimanche du mois.
Pass'annuel : tarif plein : 14€ /
tarif réduit : 9€ / tarif 18-25 ans : 4€50 /
tarif social : 1€

INFORMATIONS PRATIQUES

ADRESSE DU FRAC

503 avenue des Bancs de Flandres
59140 Dunkerque
03 28 65 84 20
www.fracnpdc.fr

CONTACT

Coralie Desmurs
Chargée de communication et de mécénat
communication@fracnpdc.fr
Tél. +33 (0)3 28 65 84 20

SE RENDRE AU FRAC NORD-PAS DE CALAIS :

En voiture (par autoroute) :

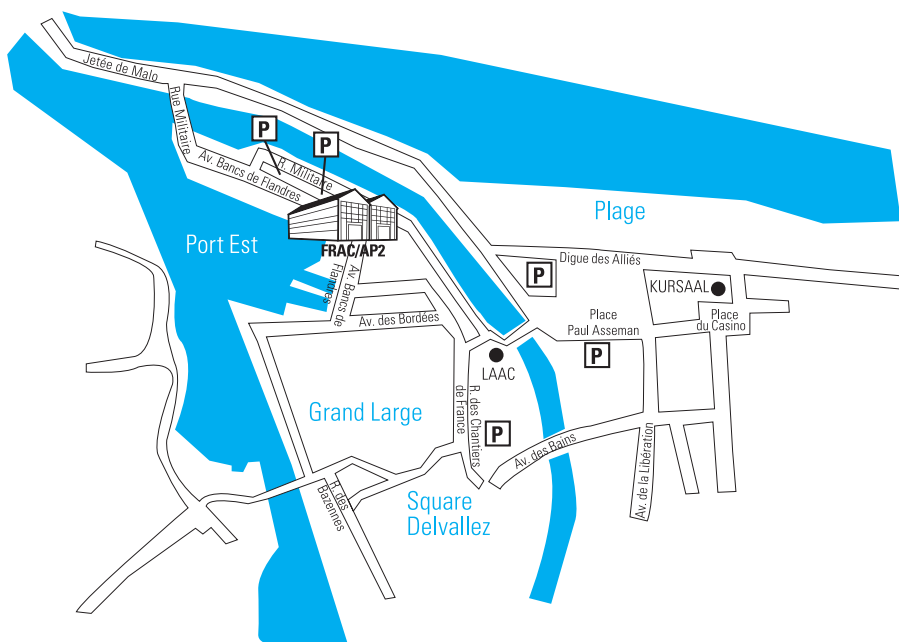
A16/E40 : sortie 62 Dunkerque Centre – suivre les flèches « Pôle Art Contemporain: FRAC – LAAC »

A25 : suivre la RN 225 – au rond point suivre les flèches « Pôle Art Contemporain: FRAC – LAAC »

En bus (depuis la Gare de Dunkerque) :

Ligne 8 direction Malo Plage arrêt « Escale »

Ligne 3 direction Coudekerque Village arrêt « Kursaal »



PARTENAIRES

PARTENAIRES PUBLICS



Le Frac Nord-Pas de Calais bénéficie du soutien de l'État (Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France), de la Région Hauts-de-France, des Conseils départementaux Nord et Pas-de-Calais, de Dunkerque Grand Littoral/Communauté urbaine.

Le Frac fait parti des réseaux Platform, regroupement des Fonds régionaux d'art contemporain et de 50° nord.

FRAC
NORD – PAS DE CALAIS